

Jean-Marc DOPFFER

LE CYCLE DE BARCIL

Yencil le Stratège
Nouvelle



Extrait 1 : chapitre 1

Tous droits protégés Jean-Marc Dopffer

Chapitre 1

Une fumée sombre dévora l'épée d'Orglin.

Ses ailes se replièrent dans son dos à l'instant où ses pieds affleuraient le sol. Les feuilles produisirent un infime bruit.

Suivant d'un œil farouche la fuite des Orques à travers la forêt, la Bainge pivota sur elle-même. Le danger était écarté : son protégé, Ikor, survivrait assez longtemps pour délivrer son message.

Le Nain haletait, sa hache ruisselante d'un sang noir comme la poix. Essayant de reprendre son souffle et rassemblant ses esprits, il passa une main tremblante sur son visage. Son gant toucha ses plaies, lui arrachant un cri de douleur.

Il promena son regard d'un arbre à l'autre. Plus rien ne bougeait. Déjà, les insectes recommençaient à striduler, comme si l'échauffourée n'eût été qu'un cauchemar. Quelque part dans les feuillages luxuriants un oiseau chanta. Un peu plus loin, un autre lui répondit. Le calme s'appropriait de nouveau les forêts millénaires de Pevek.

Lentement, par chacun des pores d'Ikor, l'adrénaline s'écoula. À bout de forces, il mit un genou en terre. Sa vue brouillée se voilait d'écarlate.

— Yencil garde mon âme, se recueillit-il en fermant les paupières.

Le Nain ne pouvait se douter qu'Orglin, envoyée à ses côtés par Yencil, le Dieu de la Guerre, le couvait du regard. Ses yeux mortels étaient incapables de voir la Danseuse du Ciel qui, par ses prouesses guerrières, avait guidé sa hache jusque dans le cœur des Orques.

C'était folie que de s'aventurer seul dans ces parages. Mais le choix ne lui avait pas été permis : la missive que son roi attendait ne souffrait aucun délai.

Puisant dans ses réserves, Ikor invoqua ses dernières forces. Il grimpa sur la plus haute saillie alentour.

Derrière lui, la forêt dense et verte. Dans les ondulations de la colline, les charmilles bruissaient encore au passage précipité des créatures simiesques. Blessés et décimés, ils avaient pris la fuite, mais l'expérience d'Ikor lui susurrait que ce n'était que pour mieux revenir, avec le renfort de leurs congénères. Ils attendraient, tapis dans la végétation. Plus tard, lorsque les étoiles se seraient allumées, ils reviendraient. Armés de leurs gourdins et de leurs cimenterres, ils n'hésiteraient pas à dépasser l'orée de la forêt de Pevek pour s'aventurer sur les roches infinies d'Oukta.

Alors la chasse reprendrait.

La silhouette rustaude du Nain tourna le dos à la forêt et contempla le champ de pierres ascensionnant jusque dans les cieux.

Les roches d'Oukta – le royaume qui l'avait vu naître et, espérait-il, le verrait aussi mourir quand sa barbe serait aussi dégarnie que le feuillage d'un vieux chêne – paraissaient l'attendre. Les blocs aux faces rectilignes s'emmêlaient jusqu'à perte de vue ; le granit anthracite s'estompait dans le ciel étincelant. À ces altitudes, lorsque la nuit était à ses heures les plus sombres, les étoiles paraissaient à portée de main. Taillés depuis les âges profonds du monde par les Nains d'Oukta, les énormes pavés recouvraient désormais le paysage dans son entier. Seule la toundra, ponctuée de silhouettes d'arbres squelettiques, parvenait à insérer ses racines rachitiques dans les interstices.

Ikor n'avait déjà que trop perdu de temps, aussi il s'engagea dans le dédale. Et, pas plus qu'il n'avait perçu son arrivée, le Nain n'avait soupçonné le départ d'Orglin. Dans un frôlement d'ailes inaudible pour un mortel, elle s'éleva vers le Palais des Braves où l'attendait Yencil.

Seul, Ikor avança vers les portes du royaume de ses pères.

Ce désert minéral était capable d'égarer n'importe quel visiteur ; les voyageurs inexpérimentés altéraient leur raison en s'aventurant dans un tel chaos. Progresser à la surface du royaume d'Oukta, c'était aussi s'exposer aux hordes de trolls, les cousins éloignés des Orques, et des Yabilik, les frères des dragons de l'est.

Haut dans le ciel volaient des oiseaux de proie, minuscules points sombres dans l'azur. Le vent léger sifflait doucement en sinuant entre les monticules. Un chant lancinant entrecoupé par le souffle rauque de la respiration du Nain.

De la brume lointaine émergeaient les sommets montagneux. Ikor ne quittait pas ces repères des yeux. Il grimaça en resserrant son bandage. Le sang coulait encore de ses blessures, collant sa barbe brune sur sa tunique. Tout en marchant, il ruminait. La mort aurait dû faucher son âme aujourd'hui. Seul contre une cohorte d'Orques, sa hache n'aurait pu suffire. Mais le fait était avéré : en cet instant, Ikor vivait.

À l'ouest, le ciel se teintait déjà de violet et le dôme céleste se piquait déjà de pointes de diamant. Bientôt la nuit tomba et les ténèbres se firent aussi épaisses que dans les forges naines. La vue perçante des Nains lui permettait de poursuivre sa route dans l'obscurité complète.

Soudain un bruit attira son attention. Le raclement du cuir sur le roc. Un moment plus tard, un grognement monta des ténèbres. Le Nain leva sa hache : les Orques avaient suivi sa trace.

Une ombre surgit. Un corps ébouriffé armé d'un gourdin. Un reflet courut sur les crocs écumants quand son bras velu s'abattit. Puisant dans des forces dont il ne soupçonnait pas l'existence, Ikor para le coup. L'acier encaissa la frappe avec un son mat. Basculant sur le côté, Ikor planta sa hache dans la poitrine de son ennemi. Celui-ci tomba face contre terre. À présent, une demi-douzaine d'Orques cernait Ikor, si près que leur souffle chaud fouettaient son visage.

Avec un rugissement il attaqua. Les coups pleuvaient. Le combat disloqua ses repères. Le temps et la douleur se mêlèrent dans un maelström. Ne restait que la fureur.

Quand Ikor reprit ses esprits, les Orques n'étaient plus qu'un amas sanguinolent à ses pieds.

La rumeur de la bataille se dissipa dans l'horizon granitique, puis une chape silencieuse se posa sur l'endroit. Accrochant sa hache dans son dos, Ikor reprit sa route. La question qui un moment auparavant le taraudait revint, plus forte que jamais : comment, de nouveau, avait-il pu ainsi, épuisé et labouré de blessures, exterminer toutes ces créatures ?

Il marcha, marcha encore.

Ses pieds heurtaient à chaque pas des excroissances rocheuses, mais il s'obstina. Mener sa mission à son terme. Ensuite seulement il accorderait aux Dieux la grâce de prélever son âme.

Les étoiles cheminaient, inéluctables, autour de l'horizon.

Ce faisant, ses pensées vagabondaient vers ses ancêtres. Les sages de la Phalange des Cinq racontaient que la race naine, plus ancienne encore que celle des Elfes, avait été créée immédiatement après l'érection des montagnes par la Mère elle-même. Grâce à leur pugnacité, que seule égalait leur connaissance des techniques de forge, ces petites créatures avaient creusé sans relâche des générations durant. Ainsi était né le labyrinthe – leur refuge – sous la montagne.

Le soleil et la lune avaient été témoins, au fil des millénaires, de l'expulsion des gravas des mines. Les précipices comblés s'étaient mués en une plaine grise où le minéral régnait sans partage. Gibier et végétation avaient été repoussés jusque dans la forêt des Elfes de Pevek. Mais la vraie beauté, se plaisaient à le répéter les Nains, reposait au-dessous, dans les cavernes aux ornements minutieux, sculptées avec leur perfectionnisme atavique.

Ainsi, toute la nuit, Ikor chemina, ivre de fatigue.

Puis, comme renaissant de mille ans de ténèbres, les premières lumières du jour enflammèrent la falaise qui se dressait au loin, verticale. La ligne échancrée des crêtes se perdait dans les hauteurs. Et par endroits, de discrètes lueurs filtraient par des fissures, des ajours pratiqués dans la roche.

Bientôt l'immense falaise surplomba Ikor.

Une sculpture représentant un guerrier nain, postée telle une sentinelle, ornait la façade. Sa posture farouche – avertissement au voyageur inamical, apaisement pour le voyageur égaré – dominait une arche garnie de colonnes, d'innombrables arcs-boutants et balcons vertigineux. Un vent lancinant, se faufilait dans les plis de la roche.

C'est au bout de sa raison, affamé et fou d'épuisement qu'il atteignit le seuil de son pays.

Les battants massifs, enfoncés dans une roche éclatante, se découpaient entre les bottes du géant, dont le manche de sa hache reposait au centre d'une vaste esplanade aux contours rectilignes.

À peine le pied posé sur la place, Ikor tomba.

Dans le néant de son esprit, le son d'un cor perça. Les cuivres emplirent l'air comme une avalanche. Après que le grincement des gonds des portes eut cessé, un piétinement retentit.

— Deux lunes que nous guettions votre retour !

La garde accourut comme Ikor sombrait dans l'inconscience.